Nuovi realismi : il caso italiano. Definizioni, questioni, prospettive, Silvia Contarini, Maria Pia De Paulis-Dalembert, Ada Tosatti (dir.)

Mariella Colin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/408>
DOI : 10.4000/transalpina.408
ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017
Pagination : 269-272
ISBN : 978-2-84133-857-3
ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Mariella Colin, « *Nuovi realismi : il caso italiano. Definizioni, questioni, prospettive*, Silvia Contarini, Maria Pia De Paulis-Dalembert, Ada Tosatti (dir.) », *Transalpina* [En ligne], 20 | 2017, mis en ligne le 19 décembre 2019, consulté le 07 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/408> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.408>

il « matto » di Marradi. In questo grandissimo poeta si incardinano, come forse mai è avvenuto prima nel panorama italiano, poesia e visionarietà, malattia e scrittura riunite nel segno di un autismo che diventa sguardo interpretativo sul mondo proprio nella misura in cui è esclusione dal esso. La patologia di Campana trascende in folgorazioni poetiche di assurdo e bizzarro che hanno del magico, o, meglio, si verbalizza in un linguaggio armato di magia potenza che diventa sconcertante illuminazione del visibile e dell'invisibile, tramutando finalmente il poeta in quel sacerdote che già Baudelaire e i simbolisti francesi ambivano a diventare.

Come acutamente osserva Claudio Toscani nella *Prefazione*, per Campana e per tutti gli altri scrittori che come lui hanno vissuto e sofferto questa esperienza, « La malattia intride di sé il cuore della scrittura, oltre che come ingerenza tematica, come forma dei contenuti, fisionomia linguistica e sostanza espressiva. Malattia e scrittura si minacciano in territori sommersi ma si misurano alla luce della pagina » (p. 11).

Luca BANI

Nuovi realismi: il caso italiano. Definizioni, questioni, prospettive, Silvia Contarini, Maria Pia De Paulis-Dalembert, Ada Tosatti (dir.), Massa, Transeuropa, 2016, 422 p.

Cet ouvrage, qui présente les actes d'un colloque international qui s'est tenu du 12 au 14 juin 2014 à l'université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, s'articule autour du débat en cours dans la péninsule sur le « retour à la réalité » : un concept fondamental pour les œuvres qui ont comme objet narratif le monde extérieur dans ses dimensions historiques, sociales et anthropologiques, avec la volonté de raconter le présent en se réappropriant l'Histoire. L'Histoire est d'ailleurs évoquée comme l'un des détonateurs de ce nouveau courant, né sous la pression d'événements politiques (tels l'enquête *Mani pulite*, la fin de la Première République, le berlusconisme) et sociétaux (les crimes de la mafia et de la camorra, l'immigration, la mondialisation).

La variété des approches et des problématiques réunies a donné lieu à une répartition en six sections, respectivement intitulées *Irriducibilità della realtà e costruzione epistemologica*; *Storia e fatti: dall'esperienza alla narrazione*; *Scritture ibride e nuovi linguaggi*; *Il ritorno dell'io*; *Derealizzare la realtà?*; *Nuovi realismi in scena*. Le recueil s'ouvre par la réflexion du philosophe Maurizio Ferraris – l'auteur du *Manifesto del nuovo realismo*³ – qui, pour interroger le concept de réalisme, remonte aux sources de la pensée

3. M. Ferraris, *Manifesto del nuovo realismo*, Rome – Bari, Laterza, 2012.

aristotélicienne : la *mimesis* doit être différenciée entre *mythòs* (la narration de l'universel qui révèle les lois générales de l'action humaine) et *historia* (la narration du particulier) ; c'est cette dernière qu'il faut privilégier, car l'individualité concrète, par son caractère exemplaire, est appelée à devenir *mythòs*. Plutôt qu'à l'aristotélisme, Donata Meneghelli et Davide Luglio reviennent au modernisme : les tenants du nouveau réalisme, considérant que le retour à la réalité sonne la fin du modernisme, tiennent ce dernier pour synonyme de « scepticisme, relativisme, pastiche et fin des grandes narrations ». En revanche le modernisme bien compris n'exclut pas une prise sur la réalité, tandis que « la réalité » est un concept problématique et souvent mal différencié de la fiction. Nicolas Bonnet préfère se référer à Barthes (la littérature ne reflète pas le réel, mais le représente) et à Eco, romancier d'après lui réaliste par son respect scrupuleux des contextes historiques et culturels, et non postmoderne.

Au nouveau réalisme qui s'enracine dans les faits, Sarah Amrani attribue l'année 1994 comme « année zéro » : avec l'arrivée en politique de Berlusconi et le passage de la Première à la Seconde République, la question du pouvoir devient centrale, et suscite en réaction le réalisme documentaire et les romans-enquêtes proches de la prose journalistique. La dimension éthique est à l'œuvre dans les numéros spéciaux du *Diario della memoria* examinés par Claudio Milanese : dans un contexte qui efface les différences entre fascisme et antifascisme, le devoir de mémoire devient prioritaire, tout particulièrement les récits liés à la mémoire de la Shoah. D'autres « retours à la réalité » relèvent d'un contexte particulier : la littérature sarde contemporaine renverse les stéréotypes de la « sardité » par la connaissance des réalités anthropologiques, sociales et politiques de l'île (Giuliana Pias), tandis que les dernières anthologies de littérature industrielle donnent une représentation réactualisée de la condition ouvrière en valorisant la « *letterarietà* » des textes (Claudia Zudini).

Quels sont, par ailleurs, les « effets de réalité » recherchés par la littérature italienne d'aujourd'hui ? Si les décennies 1970-1990 ont été marquées par le refus du réalisme, le déguisement et l'exotisme, depuis les années 2000 priment des choix thématiques, des conventions formelles et des codes esthétiques qui visent à authentifier le réel. Gianluigi Simonetta les énumère : l'emploi de la première personne (synonyme de non-fiction), l'utilisation de documents et de sources, le recours à la paralittérature et notamment au roman « noir » (judiciaire et journalistique), les effets linguistiques (les jargons, les formes régionales ou recherchées) et les thèmes à forte connotation réaliste (banlieues, quartiers sensibles ; immigrés, criminels, ouvriers). Plusieurs auteurs sont ensuite vus sous l'angle d'un « retour au réel » qui va de pair avec la recherche de nouveaux langages : l'écrivain Giorgio Vasta

par Manuela Spinelli, les poètes Alessandro Broggi et Andrea Inglese par Ada Tosatti. La thématique du paysage permet à Andrea Inglese d'interroger les rapports entre le texte poétique et le nouveau réalisme, tandis que Giorgia Bongiorno préfère l'expérience de la marge pour analyser chez Gian Maria Annovi et Francesco Targhetta un langage qu'on peut définir « post-lyrique ou anti-lyrique ».

La quatrième section est celle du « retour du je » : le « je » qui raconte à la première personne doit-il être inscrit dans la réalité autobiographique ? Raffaele Donnarumma rattache le « je » montrant sa subjectivité dans son discours à la « prose hypermoderne »⁴ lorsqu'il analyse les « *egofonie* » de Magrelli, Trevi et Siti, tandis que Lorenzo Marchese se penche sur le réalisme paradoxal de l'*autofiction* – une prose apparemment autobiographique qui laisse entendre que la matière de l'histoire racontée doit être interprétée comme fausse – chez Giulio Mozzi et Giuseppe Genna : le premier s'éloigne du journal intime par des situations improbables, le deuxième fait preuve d'un égocentrisme narratif absolu. Des cas particuliers sont en revanche directement liés à l'expérience comme source du récit : l'expérience de la maladie et de la vieillesse, que Laura Grimaldi et Gina Lagorio racontent sans les romancer (Hanna Serkowska) ; l'expérience de la migration, dans les formes hybrides d'autobiographie et de fiction dans les ouvrages rédigés en collaboration entre un auteur migrant et un auteur natif (Ugo Fracassa).

D'autres écrivains adoptent des dispositifs et des stratégies qui rendent la limite entre la réalité et la fiction de plus en plus opaque, transforment le roman en stratification infinie de discours et obligent le lecteur à trouver lui-même une interprétation : il s'agit du réalisme exigeant de Siti, Vasta et Sortino (Giacomo Raccis), ou bien de la manière d'Antonio Moresco de réagir au « réalisme déprimé », qui dévitalise la réalité et transforme les faits divers en fictions, en dénonçant ses mensonges (Laurent Lombard) ; avec Gabriele Frasca et Laura Pugno, Antonio Moresco est aussi auteur de romans de science-fiction, où l'on atteint dans des mondes imaginaires le degré ultime de la réalité (Giovanni Solinas). La recherche des effets de « déréalisation » est aussi perceptible dans le film *Bella addormentata* de Marco Bellocchio et le récit *Una bella addormentata* de Marco Mancassola : dans ces deux narrations, le réalisme ordinaire est dépassé par la manière de combiner l'événementiel avec l'imaginaire, jusqu'à atteindre, par le regard porté sur ce qui ne peut être compris par la raison, ce que Monica Jansen appelle un « réalisme mystique ». Le nouveau réalisme s'impose aussi dans le cinéma : alors que le néo-réalisme de l'après-guerre était mimétique,

4. Un concept défini par lui-même dans R. Donnarumma, *Ipermodernità. Dove va la narrativa contemporanea*, Bologne, Il Mulino, 2014.

aujourd'hui la réalité représentée par les cinéastes est le résultat d'un travail d'hybridation, de redéfinition, de réaction à ce que nous offrent quotidiennement les médias (Manuel Billi). Les exemples de ce nouveau réalisme filmique aux prises avec les modalités de représentation de la réalité sont nombreux : *La mia classe* de Daniele Gaglianone est un docu-fiction sur l'immigration (Oreste Sacchelli) ; *Diaz* de Daniele Vicari substitue un récit filmique à la réalité (Fabien Landron) ; enfin *Teatro di guerra* de Mario Martone réunit dans un même scénario la guerre civile en Bosnie et les guerres fratricides de la camorra à Naples. La section consacrée au cinéma constitue le dernier volet de ce volume, qui dresse une cartographie complète de la production littéraire et de la réflexion critique des dernières décennies en Italie, au centre de laquelle prime la question cruciale des rapports entre représentation et réalité, réalité et vérité, fiction et non-fiction.

Mariella COLIN

***Le mythe repensé dans l'œuvre de Giacomo Leopardi*, Perle Abbrugiati (dir.), Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2016, 506 p.**

Cet ouvrage, qui est une contribution majeure au dossier de la critique léopardienne, réunit les communications présentées au prestigieux colloque qui s'est tenu à l'université de Provence du 5 au 8 février 2014, où sont intervenus d'éminents spécialistes européens de Leopardi. Il représente l'aboutissement d'un vaste programme de recherche de l'équipe CAER sur la réécriture du mythe, qui a donné des pistes de réflexion pour les mythes littéraires. À la fois discours, représentation et création de concepts, cette catégorie esthétique narrative et révélatrice se prête bien à être étudiée dans tous les niveaux de sens et selon toutes les nuances qu'elle recouvre dans l'œuvre de Leopardi, même si ce dernier n'utilise jamais ce terme.

Dans une introduction magistrale, Perle Abbrugiati donne une vision synthétique des valences du mythe chez Leopardi, et pose les repères qui vont orienter la lecture du recueil. Elle esquisse une typologie du mythe reliant ses valences à des textes majeurs – *Il passero solitario* (mythe et nostalgie), *Storia del genere umano*, *Alla primavera o delle favole antiche* (mythe et illusion), *Frammento apocrifo di Stratone di Lampsaco*, *La ginestra* (mythe et cosmogonie), *Dialogo d'Ercole e Atlante*, *La scommessa di Prometeo* (mythe et dérision) – et rappelle les éléments clés qui jalonnent le récit mythique de la philosophie de l'auteur en donnant naissance à des « mythes léopardiens » : la Lune, la Nature, le Genêt. Ensuite, par une articulation